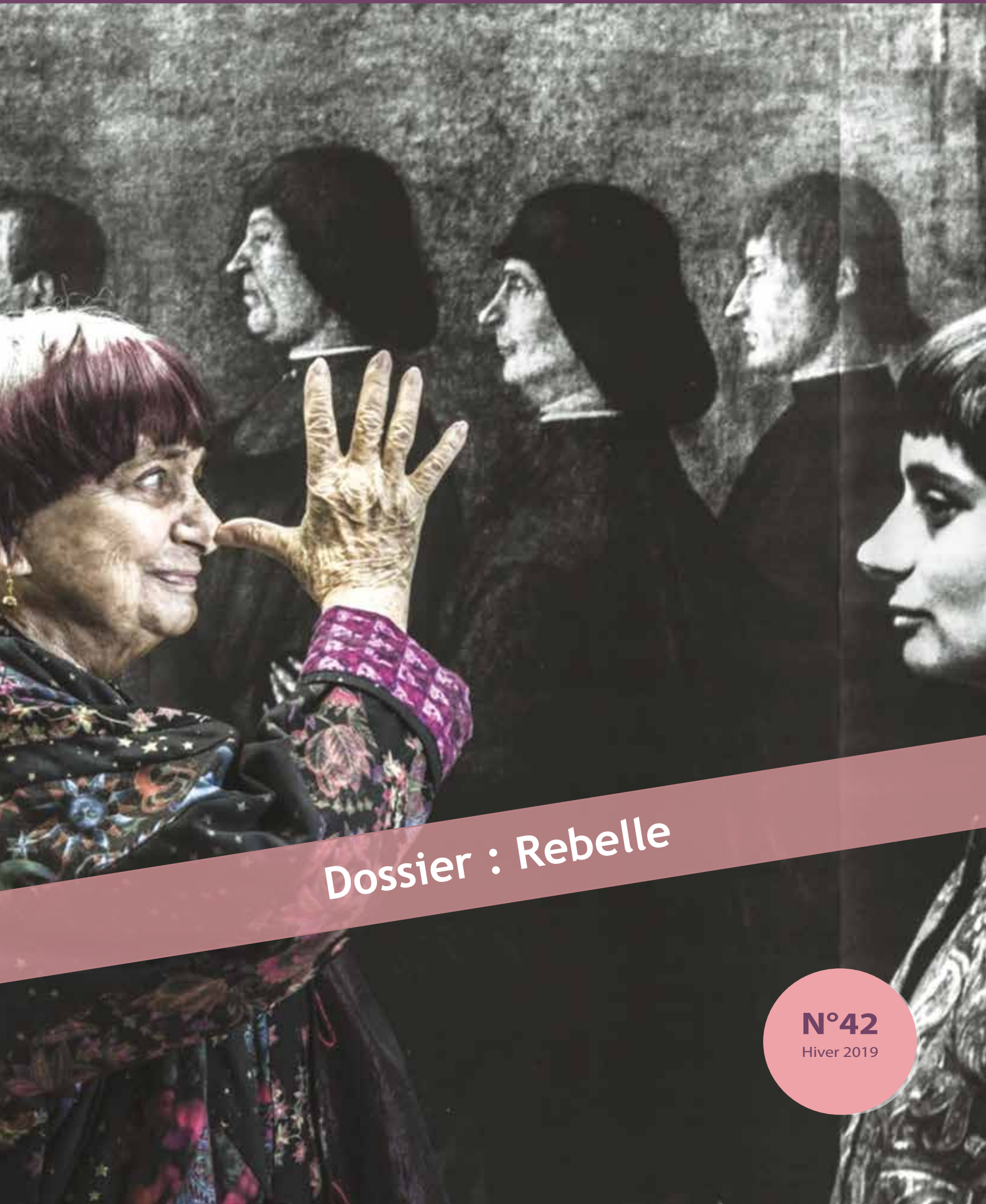
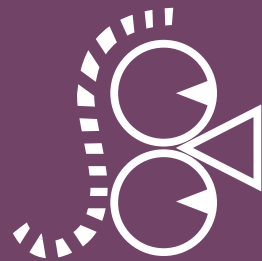


Vu de Pro-Fil



Dossier : Rebelle

N°42
Hiver 2019

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier

Tél : 04 67 41 26 55

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

- 3 Une vision trompeuse du bonheur
Ah, les rêves de notre jeunesse !
Cet absolu qu'est la justice
- 4 L'art de filmer l'absurde
De mauvais cultivateurs
Amour, poésie et fantastique

Parmi les festivals

- 5 L'humanité au regard du couple
Un bon cru avec des films majeurs
- 6 Quand les femmes comptent à Deauville
Le 30^{ème} festival de Dinard
- 7 Une belle découverte

Champ-contrechamp : *Le lac aux oies sauvages*

- 8 Un superbe spectacle
Clichés sanglants

DOSSIER : Rebelle

- 9 La rébellion d'un militaire contre sa hiérarchie
- 10 Femmes rebelles au cinéma
- 11 Viva Zapata !
- 12 Agnès Varda, cinéaste rebelle ?
La photo inspira toute son œuvre
- 13 Photo et cinécriture
Agnès documenteuse
- 14 Agnès contestataire - Réponse de femme
Agnès contestataire - Salut les cubains
- 15 « Que dois-je faire pour agir en homme ? »
- 16 Un cinéaste rebelle : Peter Watkins
- 17 **Coin théo** : Obéissance, quand tu nous tiens !

PRO-FIL INFOS

- 18 Assemblée générale d'INTERFILM
- 19 Infos diverses

A LA FICHE

- 20 *La solitude du coureur de fond*

Couverture : Agnès Varda
dans *Visages villages*



Edito

Quoi de plus dramaturgique que la figure du rebelle ? Le thème de l'individu qui se dresse seul contre tous a dès l'origine inspiré le théâtre, avec Antigone, et ne pouvait que s'épanouir dans le cinéma, du film politique à la chronique sociale, en passant par le thriller et le western. Notre dossier, consacré à ce thème, ne peut donc bien sûr être exhaustif, tant la matière est riche, mais explore quelques facettes du héros ou de l'héroïne rebelle, en s'intéressant aussi au caractère rebelle de certains réalisateurs dans leur expression artistique.

Si ce dossier s'appuie sur des artistes ou des œuvres plus ou moins anciens, l'actualité cinématographique nous rappelle que la rébellion reste au programme du cinéma d'aujourd'hui. Le commandant Picquart (*J'accuse* de Roman Polanski) s'engage dans un combat pour la vérité contre l'institution militaire à laquelle il appartient, au risque de se faire broyer. Alice (*Little Joe* de Jessica Hausner), chercheuse qui a inventé une plante magnifique censée apporter le bonheur, doute de sa création et se bat contre son entreprise qui ne voit que l'argent à gagner. Martin Eden (*Martin Eden* de Pietro Marcello), se rebelle contre une société très inégalitaire et qui n'a pas su le reconnaître. La jeune Ada (*Atlantique* de Mati Diop) rejette un mari imposé par sa famille et plus généralement une société patriarcale qui l'étouffe. Enfin Camille (*Les éblouis* de Sarah Suco), jeune adolescente tiraillée entre la fidélité à ses parents et le besoin de lutter contre une secte en train de dévorer sa famille, ne peut trouver son salut que dans la rébellion. Il y a encore de nombreuses raisons de se rebeller et le cinéma en porte témoignage.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma..

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Arielle Doman
Alain Le Goanvic
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Wilkowski
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A

CE NUMERO :

Joëlle Baumann
Jean-Philippe Beau
Jacques Champeaux
Dominique Coulomb
Anne-Rose Florenchie
Catherine Joseph
Roland Kauffmann
Thérèse Philippe
Paulette Queyroy

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 décembre 2019
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1222 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne
Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Doman - 04 67 54 39 67
arielledoman@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma1@yahoo.fr

A voir en ce moment

Une vision trompeuse du bonheur

Little Joe de Jessica Hausner (Autriche/ Allemagne/ Royaume Uni).

Un conte philosophique sur la séduction, l'attrance devant la beauté, et l'addiction. Les couleurs, l'esthétisme des images et les cadrages soignés sont un plaisir et donnent volontairement à la plus grande partie du film un côté artificiel et futuriste. Le suspense est bien amené et maintenu. Little Joe est une splendide fleur rouge que la mère de Joe a créé dans une serre-laboratoire et offre à son petit garçon. Tous les tests de vérifications d'innocuité n'ont pas encore été effectués, mais l'anniversaire de Joe arrive et la fleur 'intelligente' pourra tenir

compagnie à l'enfant pendant les absences maternelles.

Les thèmes abordés dans le film ne manquent pas : familles monoparentales, manipulations génétiques, écologie, etc., et l'incertitude finale sur une éventuelle catastrophe écologique est suggérée encore au moyen de l'image : devant une vieille ferme entourée de verdure - paysage à l'opposé de celui des serres aseptisées où la plante a grandi - Joe, inséparable de sa perfide fleur, vient rejoindre son père.

Nicole Vercueil



Ah, les rêves de notre jeunesse !

La belle époque de Nicolas Bedos (France 2019)

L'entreprise d'Antoine propose à ses clients un voyage dans le temps. Le client choisit l'époque où il veut atterrir, et Antoine reconstitue les décors, les personnages, le scénario. Or voilà que Victor, dessinateur anti-moderniste par goût et par réaction, après 40 ans

moment où il a connu sa future épouse. L'idée est originale et le traitement rafraichissant d'humour. L'amour, le vieillissement, l'amour en vieillissant, le jeu entre vrai et faux, entre virtuel et réel, la nostalgie de ce qu'on a été et qu'on n'est plus, tout est traité avec une intelligente légèreté. Le film inspire l'optimisme, il nous invite à renouer avec nos idéaux d'antan, avec nos rêves. Il n'est jamais trop tard pour se réinventer, en somme, pour réinventer le sens de sa vie, s'émerveiller encore alors qu'on se croit déjà vide de toute utopie.

Les bonnes comédies sont rares. Ce film en fait partie.

de mariage avec Marianne, obsédée elle par tout ce qui est nouveau, se voit offerte cette chance et choisit de revivre le

Waltraud Verlaquet

Cet absolu qu'est la justice

J'accuse de Roman Polanski (France 2019)

Le colonel Picquart, chef du contre-espionnage, découvre que les preuves contre Dreyfus ont été fabriquées. Il va alors tout faire pour réhabiliter ce dernier, au risque non seulement de sa carrière, mais de sa vie même. Sa détermination suffit pour infléchir le cours de l'Histoire, une Histoire qui semblait pourtant inéluctable – au nom de la vérité, de la justice et de la France, et contre ceux mêmes qui étaient censés les incarner. Un modèle ! La grande force du film est que ce combat pour la justice est dénué de toute question de sympathie personnelle. Dreyfus n'est pas sympathique et Picquart affirme clairement qu'il n'aime pas les Juifs. Mais le combat contre un système inique est une valeur absolue qui ne

souffre aucune considération partisane. Le réalisateur dit qu'il peut très bien se mettre dans la peau de l'accusé innocent... mais le film dépasse son histoire personnelle pour livrer une reconstitution historique convaincante. Jeu d'acteurs excellent. Prix du jury au festival de Venise 2019.

Waltraud Verlaquet



A voir en ce moment

L'art de filmer l'absurde

It Must be Heaven d'Elia Suleiman (France, Qatar, Allemagne, Canada, Turquie, Palestine 2019)



Voici un film du Palestinien Elia Suleiman, un chrétien arabe ayant un passeport israélien, qui s'inscrit dans la tradition du film burlesque et absurde, celle de Buster Keaton aux Etats-Unis, de Pierre Etaix et Jacques Tati en France. Suleiman, le personnage principal, décide de fuir sa patrie d'origine où ses citronniers

le bonheur n'est pas facile à attraper ! A Paris : les passantes ressemblent à des gravures de mode, les quais sont propres et fleuris mais, dans le même temps, des tanks passent dans les rues silencieuses, des avions militaires volent en vrombissant, et des agents de police circulent en effectuant une sorte de ballet sur leurs planches électriques. Le paradis n'est pas non plus à New-York où les douaniers sont particulièrement agressifs et les armes partout. Elia Suleiman réinvente un langage cinématographique fait de courtes scènes comiques et absurdes, de silences. « Le silence est très politique car il est une menace pour les pouvoirs dominants » estime le réalisateur. Libertaire et subversif, son film est aussi profondément humain et inclassable. Mention spéciale à Cannes 2019.

sont pillés par son voisin et il se retrouve, avec son canotier et sa face impavide, à Paris puis à New-York. Malheureusement on n'échappe pas si facilement à son destin ni à son pays et

Jean Wilkowski

De mauvais cultivateurs

Les Misérables de Ladj Ly (France 2019)

Ladj Ly est un réalisateur de 39 ans, acteur, scénariste français, autodidacte. Fils d'un éboueur malien, il a grandi dans la banlieue. C'est là qu'il est devenu réalisateur en filmant les révoltes urbaines nées dans sa ville après la mort tragique de deux adolescents dans un transformateur électrique. *Les Misérables* est un brûlot qui nous décrit la violence inouïe des banlieues, des forces de l'ordre sur la défensive, dépassées par les événements, avec des méthodes plus que contestables. Il est parti d'un fait divers qui a enflammé la banlieue. Avec intelligence et lucidité, il renvoie dos à dos policiers, caïds, Frères musulmans. Il filme avec tendresse les 'microbes' (les gosses des quartiers) qui sont de petites bombes à retardement.

Ladj Ly a un sens certain de la mise en scène, du cadrage et des images au service d'une cause. Son film se termine sur une citation des *Misérables* de Victor Hugo : « Mes amis, retenez ceci, il n'y a ni mauvaises herbes ni mauvais hommes. Il n'y a que de mauvais cultivateurs ».

Un magnifique film qui a obtenu le Prix du Jury à Cannes.



Marie-Jeanne Campana

Amour, poésie et fantastique

J'ai perdu mon corps de Jérémy Clapin (France 2019)



Ce film d'animation fantastique, Grand prix de la Semaine de la critique à Cannes 2019, mêle l'émancipation d'une main coupée, dans le Paris des années 1990, et le parcours difficile d'un jeune homme déboussolé à la recherche d'un avenir. On le devine, les deux histoires vont se rejoindre, en marquant un détour par une rencontre amoureuse bien contemporaine. Des éléments de mystère émaillent le

récit, comme l'omniprésence d'une mouche lors des principaux événements marquant la vie du héros ou la répétition du symbole manuel sur les touches d'un piano ou un établi de menuisier. La plupart des scènes se déroulent la nuit, souvent pleines de poésie. Un travail complexe de bruitage introduit des éléments comiques, comme lorsque la main coupée se loge dans une boîte de conserve, telle un bernard l'hermite, avant de dévaler les escaliers, ou lorsqu'elle est confrontée à la voracité des rats dans le métro. La musique du compositeur Dan Levy, ample et variée, mélange les accents classiques d'un orgue ou d'un violon à des déclamations de rap.

Françoise Wilkowski Dehove

L'humanité au regard du couple

***Bik Eneich : Un fils* de Mehdi M. Barsaoui (Tunisie, Qatar, Liban, France 2019, 1h36) - Prix INTERFILM pour la promotion du dialogue interreligieux à la Mostra de Venise (28 août - 7 septembre 2019)**

Pour 'au regard' j'ai trouvé dans le dictionnaire : « Par rapport à, en considération de, en comparaison de ». Et 'humanité' peut se comprendre de deux manières, le caractère humain d'un individu ou d'une société, et l'ensemble du genre humain. Le film de Mehdi Barsaoui relie tous ces termes.

L'histoire

Soit un couple moderne en Tunisie, libéral, d'un islam social (au sens du consensus social, comme en France on est catholique, même si on est athée) ; ils s'aiment, ils ont un fils. Lors d'un week-end dans le sud du pays, une attaque terroriste (terrorisme ou guerre larvée ?) touche grièvement le fils. Pour survivre, il a besoin d'une greffe de foie. La mère n'est pas compatible. Et le père ? Le test révèle qu'il n'est pas le père... On peut imaginer où cela mène. Mais le film va infiniment plus loin. Comme la plupart des films de la Mostra, il traite d'une famille en crise et des conséquences de cette dislocation. Un signe des temps : la famille est le noyau de la société, en

quête de nouveaux repères. Le père, qui n'est pas le père, remarquablement interprété par Sami Bouajila (qui a reçu le Prix Orizzonti du meilleur acteur pour ce rôle), pense avoir trouvé une solution en achetant une greffe sans trop chercher d'où elle vient. Le spectateur en apprend avec effroi l'origine. L'horreur n'est pas montrée - on voit un petit garçon, pieds nus, pris par la main par un adulte - mais le spectateur réalise la réalité cruelle de ces trafics immondes qui fleurissent en marge des conflits armés et en rajoutent encore à leur pouvoir déshumanisant.

Un monde en crise

Ainsi, le conflit de ce couple-ci, traité avec beaucoup de justesse, peut servir de métaphore pour les enjeux éthiques de notre monde en crise. Jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour sauver ce qui doit être sauvé ? à mettre en veille notre

ego ? ou à sacrifier nos valeurs ? Le dernier regard du film laisse la porte ouverte à l'espoir : est-ce que l'amour triomphera sur le ressentiment, la vie sur la mort, le droit sur l'injustice, l'humain sur tout ce qui voudrait le détruire, l'humanité finalement sur son autodestruction en marche ?

Notre humanité et l'humanité que nous formons se mesurent à ce regard.

Waltraud Verlaquet

Sami Bouajila et Najla Ben Abdallah dans *Bik Eneich - un fils*



Un bon cru avec des films majeurs



Voir la justification du jury et les billets d'humeur sur notre site

Le Lido, son Palais du Festival et ses plages célèbres étaient en effervescence, comme il se doit, pour la 76^{ème} édition de la Mostra

Le Jury officiel était présidé par Lucrecia Martel, réalisatrice argentine. Les sélections du Festival comprenaient : Compétition officielle, 21 films ; Horizons (Orizzonti), 19 films ; Journée des Auteurs ; Sconfini ; et Venezia Classics. Programmation très internationale (treize pays différents), avec trois films produits par Netflix (dont celui de Soderbergh, *The Laundromat*) et quatre films français : le décevant *Mes jours de gloire* d'Antoine de Bary, le surprenant *Wasp Network* d'Olivier Assayas, le formidable *J'accuse de Polanski*, Grand Prix du Jury, et l'émouvant *Gloria Mundi* de Guédiguian, qui a valu un Lion d'Argent à Ariane Ascaride (interprétation féminine).

A cela s'ajoutaient des films de cinéastes renommés : Atom

Egoyan (*Guest of Honour*), James Gray (*Ad Astra*), Kore-eda Hirokazu (*La vérité*), Lou Ye (*Saturday Fiction*), Pablo Larrain (*Ema*), Mario Martone (*Il sindaco del Rione Sanità*). Le réalisateur Todd Philipps (*Very Bad Trip*) a surpris avec son excellent *Joker*, justement récompensé par le Lion d'Or. Parmi les moins connus, citons : Noah Baumbach (*Marriage Story*), Tiago Guedez (*The Domain*), et surtout le jeune réalisateur italien Pietro Marcello avec son magnifique *Martin Eden*. Egalement le premier film de Mehdi Barsaoui (Tunisie), *Bik Eneich - Un fils*, a été salué par la critique (sélection Orizzonti, prix interprétation masculine).

Alain le Goanvic

Quand les femmes comptent à Deauville

Catherine Deneuve a présidé le Jury de la 45^{ème} édition du Festival du film américain de Deauville (6-15 septembre 2019).

Le festival a célébré la création féminine et appelé à l'égalité hommes-femmes dans l'industrie du cinéma. Le Grand prix a récompensé *Bull* d'Annie Silverstein, déjà à Cannes. Présentant le documentaire *Tout peut changer, et si les femmes comptaient à Hollywood ?* qui porte sur la discrimination à l'égard des femmes dans le cinéma américain, 'derrière et devant la caméra', la productrice et actrice Geena Davis, engagée sur cette question depuis 2004, a jugé que la situation était en train d'évoluer.

« On verra des changements rapidement, avant tout dans la représentation des divertissements pour enfants »

a-t-elle estimé. Le documentaire, dans lequel Meryl Streep, Sharon Stone, Jessica Chastain, Natalie Portman et Cate Blanchett relatent leur expérience à Hollywood, souligne qu'actrices et réalisatrices travaillaient librement et dans un cadre égalitaire, il y a un siècle, au temps du cinéma muet !

Autre temps fort du festival, l'émouvante Jean Seberg, qui fut poursuivie par le FBI dans les années soixante pour ses liens avec les Black Panthers, est l'héroïne, incarnée par Kristen Stewart, d'un biopic, *Seberg*, où Yvan Attal incarne Romain Gary. Kristen Stewart a également présenté *J.T. Leroy* qui porte sur une vaste imposture littéraire dans les années 2000. Sophie Turner (*Game*

of Thrones) était également présente pour *Heavy*, l'histoire d'un jeune couple aux prises avec la drogue. L'excellente Sienna Miller était quant à elle l'héroïne du brillantissime *American Woman* de Jake Scott.

Signalons aussi une jolie comédie, *The Peanut Butter Falcon*, réalisée par Tyler Nilson et Michael Schwartz : le héros, trisomique, s'enfuit de son foyer pour rejoindre une école de catch. Le film a reçu le Prix du public de la Ville de Deauville.

Françoise Wilkowsky Dehove

Les articles sur les festivals de Honfleur, Belfort et Mannheim seront publiés sur le site et dans *Vu de Pro-Fil* n° 43.

Le 30^{ème} Festival de Dinard

Le film historique à l'honneur

Hasard de la sélection ou tendance du cinéma actuel, la 30^{ème} édition du Festival du film britannique de Dinard (qui est devenu le 'Dinard Film Festival'), qui s'est déroulée du 25 au 29 septembre, faisait la part belle au film historique et au biopic, puisqu'un tiers de la vingtaine des films présentés relevait de ce genre. Le film qui a reçu le 'Hitchcock d'or' et le Prix du public, *The Keeper* de Marcus Rosenmüller, en faisait partie. Il raconte la vie d'un prisonnier de guerre allemand qui deviendra, dans les années 50, un gardien de but célèbre sous les couleurs du club de foot de Manchester. Si la facture est assez classique, la difficile question du pardon à l'ennemi, dans cette Angleterre meurtrie par les bombardements allemands, est bien traitée. Dans cette catégorie, notons deux autres films intéressants : *Mr Jones*, de Agnieszka Holland, déjà présenté à Berlin, évoque l'histoire réelle d'un journaliste anglais qui, dans les années

30, a vainement essayé d'attirer l'attention sur le génocide perpétré par Staline en Ukraine. Outre qu'il rappelle utilement les horreurs des dictatures de cette période, le film est intéressant au plan formel par son mélange de la couleur et du noir et blanc et ses références au style des films soviétiques contemporains. *Official secrets* de Gavin Hood est lui un thriller efficace sur l'histoire d'une lanceuse d'alerte qui a cherché à s'opposer à l'entrée du Royaume-Uni dans la 2^{ème} guerre d'Irak. Par contre, le film de Mike Leigh, *Peterloo*, sur le tristement célèbre massacre de manifestants ouvriers de St Peter's Field à Manchester en 1819, est décevant ; ses interminables discours plongent le spectateur, en tout cas

David Kross dans *The Keeper*



français, dans un profond ennui. En dehors des films historiques, deux titres se détachent : *Only You*, de Harry Wootliff, peinture subtile d'un couple qui se délite dans l'attente d'un enfant qui ne vient pas, et *VS*, de Ed Lilly, un film très original qui montre sur un rythme effréné des rappeurs déversant leur violence dans des joutes oratoires. Décoiffant !

Jacques Champeaux

Une belle découverte

Ciné-Festival en Pays de Fayence, 15-20 octobre 2019

Il y a un an, une amie me dit avec enthousiasme de réserver ma semaine pour le Ciné-Festival annuel de Montauroux. Étant novice en matière de cinéma, j'étais plutôt timorée surtout qu'il était question que j'intègre le jury Pro-Fil. Je suis plutôt passionnée de lecture et théâtre, le défi était de taille.

Dès le premier jour, excellente journée de formation animée par Vincent Mirabel, j'ai été immergée dans un autre univers. Tant de choses nouvelles pour moi sur l'art du cinéma, montage, tournage, bruitage, ce fut passionnant. Chaque jour réservait son lot de surprises, de découvertes avec les longs et courts métrages. Je gardais en éveil ma disponibilité intellectuelle pour comprendre, analyser, accueillir les émotions transmises par tous ces films. J'étais comme un enfant dans un magasin de jouets,



Juan Pablo Olyslager dans *Tremblement*

Justification du jury Pro-Fil :

Nous accordons le prix du jury Pro-Fil au film *Tremblement (Tremblores)* de Jayro Bustamante (Guatemala, France, Luxembourg 2019), qui nous a semblé répondre à nos critères de sélection :

- solidarité avec les minorités, les opprimés
- respect de la dignité humaine, des droits de l'homme

Au Guatemala, dans un milieu bourgeois évangélique, un père de famille, Pablo, fait son *coming out* provoquant un véritable séisme au sein de la famille. Il se retrouve ostracisé. Par amour pour ses enfants, il accepte la thérapie choquante et effroyable imposée par son église qui considère l'homosexualité comme une maladie, voire un péché. Une conscience chrétienne ne peut qu'être interpellée par l'attitude extrémiste de cette église, attitude très éloignée de l'Évangile.

c'est la comparaison qui me vient à l'esprit.

Les concertations et discussions avec les autres membres de notre jury ont toujours été pondérées, chaleureuses, respectueuses même lorsque nos avis différaient ; nos critères de sélection ont été notre repère pour la sélection du film *Tremblement*. Nous avons été comblés lors du verdict du jury longs métrages pour le film *So Long My Son*. Nos jurys avaient hésité entre les mêmes films.

Et puis la vie normale reprend son cours, mon regard sur le 7^{ème} art a changé, c'est sûr.

A ceci s'ajoutent un accueil bienveillant, une ambiance amicale de la part des organisateurs et des nombreux bénévoles. Une expérience à conseiller absolument.

Thérèse Philippe



Voir les billets d'humeur sur notre site

Amour et famille

41^{ème} Cinemed à Montpellier, 18-26 octobre 2019

Le nouveau président du festival, Leoluca Orlando, maire de Palerme, ville jumelle de Montpellier depuis trois ans, ancien député démocrate-chrétien, professeur de droit, connu pour sa lutte contre la mafia et pour sa politique d'accueil des migrants dans sa ville, a eu cette formule choc :

« Quand on arrive à Palerme on devient Palermitain. Voilà pourquoi il n'y a pas un seul migrant chez nous ». Il n'est donc pas étonnant que cette édition soit particulièrement engagée : en ouverture *Adults in the Room* de Costa Gavras, puis *Gloria Mundi* de

Robert Guédiguian et ensuite une rétrospective d'André Téchiné. Autres invités présents : Mohamed Hefzy, le producteur égyptien, le cinéaste italien Paolo Virzi et le réalisateur catalan Isaki Lacuesta. Enfin, un retour aux sources avec un hommage à Anna Magnani avec huit films.

Quant au palmarès, en dépit de la diversité des jurys et de la nationalité méditerranéenne des réalisateurs, force est de constater que, cette année, c'est l'amour et plus précisément l'amour familial qui triomphe, souvent, il est vrai, sur fond de violence. On le trouve

dans *Sole* de l'Italien Carlo Dironi et dans *Stitches* du Serbe Miroslav Terzic, *Antigone d'or ex æquo* ; dans *Madre* de l'Espagnol Rodrigo Sorogoyen, mention spéciale du jury, mais aussi dans *Deux* de l'Italien Filippo Meneghetti, prix du jeune public, et enfin dans *1982* du Libanais Oualid Mouanès, prix étudiants de la première œuvre. Seul *Abou Leila* de l'Algérien Sidi Boumediène, prix du Public, s'en démarque.

Cette année le seuil des 67 000 entrées a été atteint !

Claude Bonnet

Le lac aux oies sauvages

(*Nan fang che zhan de ju hui*) de Diao Yanan, Chine 2019, 1h53

Un chef de gang en quête de rédemption et une prostituée prête à tout pour recouvrer sa liberté se retrouvent au cœur d'une chasse à l'homme. Ensemble, ils décident de jouer une dernière fois avec leur destin.

Un superbe spectacle

CHAMP

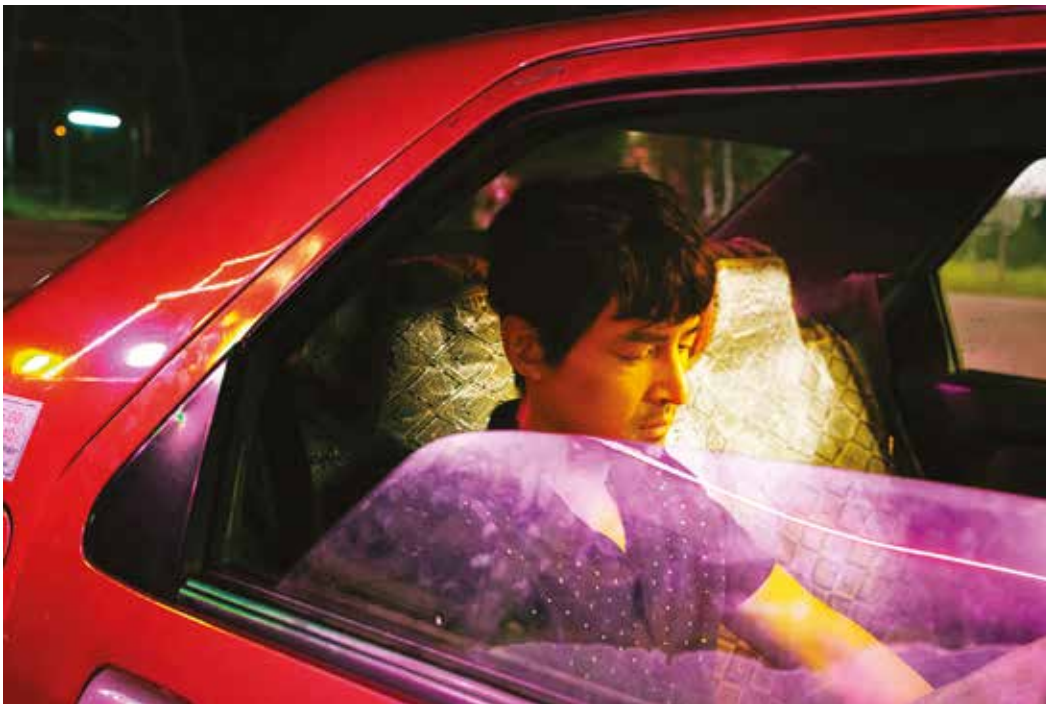
Le lac aux oies sauvages est le 4^{ème} long métrage de Diao Yanan, après *Train de nuit* (2008) et *Black Coal* qui avait remporté l'Ours d'or à Berlin en 2014. Ce réalisateur se caractérise par ses films noirs dans une Chine contemporaine très loin de l'image policée que voudraient en donner ses dirigeants, et par ses magnifiques mises en scène.

Ce dernier film est encore plus noir que les précédents, sur fond de guerre des gangs et de policiers aussi violents que ceux qu'ils poursuivent. Une prostituée ('une baigneuse') dont on doute au début de la sincérité, très sexy, un chef de gang poursuivi par une bande rivale et la police, forment la trame du film. Une mise en scène magnifique avec des cadrages précis et inventifs qui accentuent la violence, une violence omniprésente. Une chasse à l'homme sur les rives du lac, avec une

utilisation très originale des parapluies ; des scènes de poursuite époustouflantes, à moto la nuit, ou des danseurs avec des chaussures fluo, donnent des images de toute beauté.

De plus, une fois encore, le cinéaste nous immerge dans les bas-fonds de la Chine actuelle, avec ses prostituées, ses toxicomanes, ses gangsters, ses indics de police, dans des décors sordides. Les coups pleuvent, ceux que l'on reçoit et ceux que l'on donne, les coups de feu crépitent constamment. Beaucoup d'hémoglobine. Malgré le propos qu'on peut ne pas aimer, ce film nous offre un superbe spectacle.

Marie-Jeanne Campana



Hu Ge dans *Le lac aux oies sauvages*

La contribution chinoise à la sélection officielle reste confinée dans les clichés du genre, mais avec un grand sens de l'esthétique – dommage que ce savoir-faire virtuose soit au service d'une histoire confuse, qui caresse dans le sens du poil le spectateur assoiffé de violence. La surmultiplication des combats meurtriers finit par lasser et n'apporte rien de plus au récit. Le héros mélancolique traqué, la prostituée ambiguë, l'épouse dont on ne sait pas de quel côté elle est, les gangs qui s'affrontent dans une cité délabrée, les policiers visiblement

Clichés sanglants

pas à l'aise dans cette frange de la population à laquelle ils ne peuvent se frotter que munis de gilets pare-balles – tous ces éléments sont brassés dans une chorégraphie sanglante qui se voudrait mystérieuse quand elle n'est qu'encombrée d'un trop-plein d'effets.

Waltraud Verlaquet

CHAMP

REBELLE, tel était le thème choisi pour le séminaire ProFil, qui s'est tenu à La Couronne, près de Marseille, les 5 et 6 octobre 2019.

Qu'est ce qu'un rebelle ? Un être humain fragilisé par un monde chaotique, un être qui prend conscience que sa nature humaine est attaquée et qui fait face en disant NON ! Par ce NON, le rebelle prend conscience de sa liberté, qui devient réalité. Et le NON exprimé devient OUI quand il devient une cause qu'on va défendre, avant toute chose, avant sa vie même. Après le « Je pense donc je suis » cartésien, on peut dire avec Camus : « Je me rebelle donc nous sommes ».

A travers le cinéma apparaissent de nombreuses figures de rebelles. Il y a ceux qui vont prendre la fuite, prendre la route, prendre le large, prendre les armes. Ceux qui vont porter la bonne parole, la non-violence et ceux qui vont prendre la plume, leur pinceau... prendre la caméra !

La figure du rebelle comme personnage au cinéma semble très répandue. De plus, on peut repérer des cinéastes qui sont eux-mêmes des rebelles ! L'équipe chargée de la programmation et de l'animation a souhaité structurer ses choix de films en fonction de quelques critères simples : le rebelle contre l'ordre établi ; le rebelle qui combat pour une cause ; les femmes rebelles ; les cinéastes rebelles...

Dans ce dossier, il est proposé un large itinéraire cinématographique : du film de guerre (*Les sentiers de la gloire*) au film politique (*Viva Zapata*), du portrait d'un peintre rebelle (*Edvard Munch*) par un cinéaste lui-même rebelle (*Watkins*) aux figures de femmes rebelles, en Europe, en Afrique, dans le monde du travail. Histoires de femmes qui se révoltent contre un ordre injuste. Découverte ou redécouverte d'une cinéaste de grande qualité, Agnès Varda, dont les courts métrages révèlent avec humour un esprit rebelle. Enfin un questionnement sur la 'vraie' figure de rebelle au sein d'une famille, dans *La fureur de vivre*, où apparaît un acteur devenu mythique, James Dean.

La rébellion d'un militaire contre sa hiérarchie

Les sentiers de la gloire, de Stanley Kubrick, 1957

En 1916, pendant la première guerre mondiale, la tactique de la guerre de tranchées a mené à l'enlisement. Des assauts réguliers, inutiles et meurtriers, sont cependant organisés pour essayer de prendre le dessus sur l'ennemi. En lui faisant miroiter un avancement, le général de division Broulard (Adolphe Menjou) incite le général de brigade Mireau (Georges Macready) à lancer

un de ses régiments, sans renforts ni préparatifs, à l'assaut d'une position allemande très solide, la cote 110, située au sommet d'une colline fortifiée et très bien armée, La Fourmilière. Le résultat désastreux de cette mission suicidaire est prévisible : le régiment du colonel Dax (Kirk Douglas) subit de lourdes pertes et doit se replier sous le feu ennemi. Observant qu'une partie des

hommes n'a pas quitté la tranchée, le général Mireau ordonne de tirer au canon sur eux pour les forcer à attaquer, ordre oral auquel l'officier d'artillerie refuse d'obéir. Mireau traduit le régiment en Conseil de guerre pour 'lâcheté devant l'ennemi', ordonnant qu'une centaine de soldats soient fusillés. Révolté par cet ordre barbare, le colonel Dax refuse, et Broulard propose un compromis :



George MacReady et Kirk Douglas dans
Les sentiers de la gloire

seuls trois hommes, un par compagnie, seront jugés. L'un sera le seul témoin de la bavure d'un gradé, l'autre un juif considéré comme asocial, le dernier dérisoirement tiré au sort. Avocat dans le civil, Dax demande alors à Broulard l'autorisation de défendre les trois hommes désignés. Malgré son talent et sa motivation, il ne parvient pas à faire fléchir les juges. En dernier recours, il décide d'apporter à Broulard les preuves

que le général Mireau a donné l'ordre de tirer sur ses propres troupes. Les trois soldats sont néanmoins fusillés, mais Broulard ordonne une enquête sur Mireau et offre le commandement de la brigade à Dax, croyant que celui-ci a agi par pure ambition. Écœuré par le cynisme de Broulard, Dax refuse cet avancement et retourne auprès de ses hommes, alors que lui parvient un nouvel ordre de les renvoyer immédiatement au front.

Un classique puissant

Grand classique du cinéma de guerre, d'après le roman du vétéran Humphrey Cobb, ce film court (88 min) et puissant, dont certains plans n'hésitent pas à révéler les émotions et les larmes sur les visages, ébranle profondément notre vision de l'autorité et de la justice, et nous immerge dans la tension et l'atmosphère boueuse des tranchées (travelling arrière du début lors de la revue des hommes par Mireau). A cette époque de guerre froide précédant l'invasion du Vietnam, rares étaient les films aux Etats-Unis qui osaient évoquer la rébellion contre l'institution militaire ; et bien que le film n'ait pas été interdit en France, ses distributeurs subirent des pressions diplomatiques pour en annuler la sortie jusqu'en 1975. Préfigurant, par la crudité de ses scènes de combats et

par son analyse intelligente et humaine du système militaire, les grands films pacifistes des années 70, il est vrai que le film à thèse de Kubrick n'hésite pas à surligner la caractérisation des personnages en opposant le colonel Dax, officier humaniste et soucieux de ses hommes, à des généraux cyniques et arrivistes, au risque de céder au manichéisme et d'affaiblir son propos. Le film, un peu théâtral à cet égard, mais dont le moteur est bien cet affrontement de classes qui renvoie à ceux de la société civile, progresse plus par ses dialogues que par son action ; il cherche à démontrer la morgue et la cruauté caricaturales de la hiérarchie militaire, qui culminent dans le contraste qu'offre le train de vie de l'état-major avec le confinement des tranchées (plan de l'homme qui, tentant d'en sortir, y est immédiatement replongé par la chute d'un cadavre). Tant qu'il n'est pas mort, le soldat doit suivre aveuglément sa hiérarchie : tel est le système militaire dans lequel les donneurs d'ordre bien au chaud ne prêtent pas attention à la réalité vécue par ceux qui vivent sur le terrain. Malgré un certain schématisme, cette œuvre brillante à la mise en scène efficace conserve toute son actualité.

Jean-Michel Zucker

Femmes rebelles au cinéma

La figure de la femme qui se révolte contre un ordre injuste, pour affirmer sa liberté en tant que femme, ou pour défendre sa famille, ses compagnes et compagnons de travail, a inspiré de nombreux cinéastes.

On a choisi de présenter des extraits de certains de ces films, choix très subjectif il va de soi.

J'aime quand et qui je veux

On pourrait définir Carmen par cette formule lapidaire, comme le modèle de cette catégorie, par l'universalité de la figure de femme indomptable qu'elle incarne. La nouvelle de Prosper Mérimée, puis l'opéra de Georges Bizet

ont inspiré de nombreux films. Parmi ceux-ci nous avons choisi de montrer la scène de la bagarre parmi les cigarières et la séduction de Don José qui s'ensuit. Francesco Rosi a tourné sa *Carmen* en 1984, en décors naturels. C'est un opéra filmé, avec Plácido Domingo en Don José et Julia Jimenes en Carmen.

Carlos Saura, avec le chorégraphe et danseur Antonio Gades, a choisi, en 1983, d'illustrer plutôt la nouvelle de

Prosper Mérimée. Antonio Gades joue le rôle d'un chorégraphe qui cherche sa Carmen, et la trouve en la personne de la superbe danseuse Maria de la Flor. C'est une mise en abyme de la nouvelle, le chorégraphe tombe amoureux de sa Carmen et la tue quand elle le quitte. Les danses andalouses sont particulièrement expressives ; ces deux films ont donné l'occasion de comparer deux lectures très différentes du même thème.

L'oppression patriarcale

Moolaade (2004) de Ousmane Sembene, Sénégal, conte la rébellion victorieuse d'une femme, Colle Ardo, contre la coutume de l'excision des petites filles, soi-disant pour les purifier et leur permettre de trouver un mari. En fait elle entraîne le décès de nombreuses fillettes. Sa rébellion, au début individuelle, finit par emporter le soutien, d'abord des autres femmes, puis de certains hommes. |

Violence et exploitation.

Norma Rae s'engage contre la violence qui est faite aux travailleurs. ses d'une usine de textile aux USA. Aidée par un syndicaliste extérieur, seule contre tous au début, elle réussit à faire voter l'adhésion de son usine au syndicat du textile, entraînant la reconnaissance de droits pour tous les travailleurs. Martin Ritt réalise ici, en 1979, un film d'une grande force et tension dramatique. Sally Field, qui incarne Norma Rae, a obtenu en 1979 pour ce rôle le le prix d'interprétation féminine à Cannes.



Fatoumata Coulibaly et Ousmane Sembene dans *Moolaade*

Enfin, à la demande générale et juste pour le plaisir, on a projeté, dans la catégorie 'Contre l'ordre des adultes', la révolte des garnements, un extrait de *Zéro de conduite* de Jean Vigo, malgré l'absence apparente de lien avec le sujet ...encore que... le leader de la révolte est le seul garçon de la classe

qui ressemble à une fille...

On n'a pas prétendu épuiser le sujet, de nombreux films récents, dans de nombreux pays, dénoncent les conditions faites aux femmes. La lutte continue !

Jean-Philippe Beau

Viva Zapata !

A partir de la célèbre figure de la révolution mexicaine, Emilio Zapata, Elia Kazan a tourné un film politique.

Cette fiction, réalisée en collaboration avec le grand écrivain américain John Steinbeck, a pris le pas sur la réalité biographique littérale et nous donne un étonnant portrait de rebelle.

Elia Kazan (1909-2003), émigré très jeune de Turquie aux Etats-unis, a été acteur, metteur en scène à Broadway, très en vogue dans les années 1930-1950, puis cinéaste remarquable avec quelques chefs-d'œuvre (*Un tramway nommé désir*, *Sur les quais*, *America America*).

Appartenant fondamentalement à ce qu'on peut appeler la 'gauche américaine', la collaboration entre le romancier et le cinéaste est marquée par le contexte de l'époque.

Contexte américain

En pleine guerre froide avec l'Union soviétique, le sénateur républicain McCarthy dirige la Commission des activités anti-américaines, qui traque les militants et sympathisants de gauche, supposés proches du communisme, en particulier dans les milieux artistiques (littérature, théâtre, cinéma). Kazan fut interrogé et subit des pressions pour donner les noms de certains de ses camarades de gauche. Le film *Viva Zapata !* est marqué par la réflexion de l'époque sur les solutions politiques à l'oppression sociale et économique des peuples. Comme le dit Kazan dans une interview (Michel Ciment, *Kazan par Kazan*, éditions Ramsay), lui-même

et Steinbeck cherchaient une façon d'exprimer ce « qu'était être de gauche et progressiste » sans prôner la révolution prolétarienne !

Zapata, rebelle justicier

C'est ainsi que nous apparaît Zapata (incarné magnifiquement par Marlon Brando, alors en début de carrière) : simple paysan, membre de la délégation, il participe à un entretien avec Diaz, le Président de la République, au ton doux et très paternaliste. Les paroles de Zapata, tranquilles et fortes, sur le sort de ses compagnons spoliés par les grands propriétaires, inquiètent le Président, surtout à cause de son attitude fière et sans concessions. Il entoure son nom sur sa liste, le voilà

catalogué parmi les rebelles dangereux, et pourchassé. Zapata se retire sur ses terres du Morelos, mais les luttes incessantes entre les diverses factions affaibliront son idéal révolutionnaire. Madero succède à Diaz, il gouvernera quelques années avant d'être assassiné par le général Huerta.

Idéal et réalité

Steinbeck, passionné par cette époque héroïque, fera d'importantes recherches sur le personnage réel et la vie dans la société paysanne mexicaine. Mais le script ne s'attarde pas sur certains épisodes de l'action politique en cette période troublée et de divisions. Il va à l'essentiel du message recherché. Zapata est rattrapé pas ses doutes sur l'efficacité de la politique et de la révolution : le pouvoir corrompt fondamentalement les hommes ! La réforme agraire permettait de rendre les terres aux paysans qui avaient été dépossédés. La scène emblématique qui provoque la reconversion de Zapata à son idéal est celle où, investi du pouvoir suprême, il reçoit une délégation de

**Le pouvoir corrompt
fondamentalement
les hommes !**

paysans avec un leader qui tient quasiment les mêmes propos que lui, quelque dix années auparavant ! Sous le choc, il abandonne sa charge officielle et retourne sur ses terres. Hélas, l'armée lui tend un piège et il sera assassiné sous des milliers de balles.

Portrait de Zapata

Héros national et couvert de gloire, Zapata était l'homme qui s'identifiait au monde paysan. Son action réelle a été oblitérée par le chaos politique au sommet, et les divisions des révolutionnaires à la base. Le film nous montre un homme qui essaye d'entrer dans le monde des notables. La séquence de la demande en mariage avec la fille d'un riche bourgeois est humoristique. Mais le problème dont souffre Zapata, c'est de ne savoir ni lire ni écrire. En cela, il est un marginal, un homme seul, un homme dans ses contradictions. Il veut être aimé et considéré de sa femme, mais il l'abandonnera lâchement pour se lancer dans un combat final désespéré. Un rebelle avec une cause juste mais



incapable de la traduire concrètement. Le film n'est ni une biographie fidèle ni une fresque politique. Hésitant et irrésolu, Zapata ne semble pas avoir de liens avec son environnement. La fin montre la fuite de son cheval dans la montagne, comme un symbole de liberté et de non-compromission du rebelle.

Alain Le Goanvic

Agnès Varda cinéaste rebelle ?

Marginale, inclassable, indépendante, Agnès Varda était appelée 'la marraine de la Nouvelle Vague', mouvement cinématographique en rébellion contre le cinéma institutionnel de l'époque (années 50-60). En quoi Agnès Varda était-elle rebelle ? C'est particulièrement à partir de ses courts métrages que nous abordons ici l'œuvre 'rebelle' de l'artiste.

La photo inspira toute son œuvre

S'il y a bien un mouvement rebelle au cinéma conventionnel de l'époque, entre les années 58 et fin 60, c'est bien ce que l'on a appelé, après Françoise Giroud : « la Nouvelle Vague ». Agnès Varda a été reconnue comme précurseur de ce mouvement avec son premier film, *La Pointe courte*, tourné bien plus tôt en 1954.

Au niveau artistique, Agnès Varda est passée par plusieurs disciplines : la photographie d'abord, son premier métier. Pendant dix ans elle fut photographe attachée au TNP de Jean Vilar. C'est d'ailleurs la photo qui inspirera toute son œuvre. Le cinéma ensuite : elle y entra un peu par hasard sans aucune formation. Elle

avoua elle-même ne pas avoir vu 10 films à l'époque... mais elle privilégiera toujours la forme documentaire (ou plutôt 'docu-fictionnelle'), plus proche de son savoir-faire photographique. Et enfin les quinze dernières années, et sans renoncer aux arts précédents, elle se fit connaître par ses installations et performances. A la Biennale de Venise

par exemple, on pouvait croiser l'artiste habillée en patate de carton pate (*Patatutopia*). Ainsi elle fut à coup sûr originale, marginale, inclassable, et très indépendante (elle fut sa propre productrice), elle inventa une forme d'écriture cinématographique (la cinécriture), elle fut engagée en différents combats féministes ou sociétaux (immigration par exemple). C'est particulièrement à partir de ces courts métrages que nous abordons ici l'œuvre « rebelle » d'Agnès Varda.

Joël Baumann

Agnès Varda est née Arlette Varda le 30 mai 1928 à Bruxelles et morte le 29 mars 2019 à Paris. Sa famille s'est réfugiée pendant la guerre à Sète... Puis elle s'établira à Paris, rue Mouffetard puis rue Daguerre, rues qui lui inspireront certaines de ses œuvres. Elle obtient le Lion d'or de Venise pour *Sans toit ni loi* (1985), le César du meilleur documentaire pour *Les plages d'Agnès* (2009), une Palme d'honneur (2015), l'Oscar d'honneur (2017).



Agnès Varda dans *Varda par Agnès*

Photos et cinécriture

Comment expliquer que les documentaires d'Agnès Varda, commandes touristiques datant des années 50, suscitent encore chez le spectateur un réel engouement ?

C'est compter sans la liberté d'esprit de la réalisatrice et sa fantaisie imaginative qui défie les codes en s'appuyant, ici, sur trois piliers de son savoir-faire : une composition de l'image inventive qui s'amuse à surprendre le spectateur par des rapprochements inédits, voire surréalistes ; la musique, dont la synchronisation avec l'image est parfois si parfaite qu'on a l'impression d'assister à un ballet ; un rapport étroit entre l'image et le commentaire, toujours écrit et souvent dit par elle-même. Elle use de rapprochements ou de contrastes cocasses entre image,

'cinécriture'.

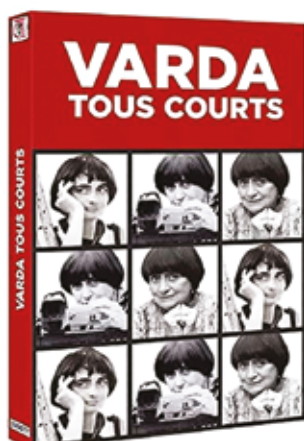
Il ne s'agit pas pourtant de fictions délirantes, d'élucubrations éloignées de la réalité. Car c'est bien la réalité du monde qui inspire Agnès Varda, et plus encore celle des hommes qui y vivent, en particulier ceux que l'on nomme 'petits' et qui œuvrent dans l'ombre. Par un tour de passe-passe, l'imagination révèle ce qui se cache derrière l'apparence : par exemple, dans *Du côté de la côte*, l'absurdité d'une recherche éperdue de soleil, de nature et de repos, rendue impossible par l'entassement de la foule dont seuls quelques riches peuvent s'abstraire. Même démarche ironique dans *Ô saisons ô châteaux*, commande sur les châteaux de la Loire, où elle fait

le parallèle entre la lignée des rois, rarement présents à Chambord, et celle de plusieurs générations de ses gardiens fidèles.

Nulle provocation chez elle, mais un humour facétieux donne au spectateur l'impression d'être complice d'une salubre entreprise de démolition des idées reçues et, si pointe un soupçon de saine rébellion, celle-ci n'est jamais sans tendresse.

Catherine Joseph

Florilège : *La Pointe courte* (1954), *Cléo de 5 à 7* (1961), *Le bonheur* (1965), *Black Panthers* (1968), *Daguerréotypes* (1976), *L'une chante, l'autre pas* (1977), *Documenteur* (1981), *Ulysse* (1982), *Sans toit ni loi* (1985), *Jacquot de Nantes* (1991), *Les Glaneurs et la Glaneuse* (2000), *Les plages d'Agnès* (2008), *Visages, villages* (2017).



Agnès documenteuse

Agnès Varda, par son parcours photographique, est d'abord une documentaliste. Enfin... pas tout à fait non plus : elle ne cherche pas de manière didactique à argumenter une thèse. Elle rend compte de faits authentiques pour donner à réfléchir, soit ; mais elle y intègre des scènes

de fiction, métaphoriques principalement. Par exemple, dans le court métrage *L'opéra Mouffe* (1958), film qu'elle tourne alors qu'elle est enceinte et contrainte de rester chez elle, rue Mouffetard, elle filme son ventre rond, puis une citrouille qui s'ouvre évoquant d'une manière étonnante son

accouchement prochain ! Mais son vrai sujet ce sont les autres, les gens simples qu'elle rencontre dans sa rue.

« Varda filme ceux qu'on ne voit pas. Et en tire une méditation expérimentale sur la condition humaine » (Télérama). Elle crée une réelle émotion en s'attachant aux visages par exemple : des visages usés par la vie mais qu'elle

filme avec délicatesse. Elle utilise le réel pour créer de l'empathie :

« J'étais enceinte et j'avais beaucoup de tendresse pour eux, parce que je les imaginai bébés quand leur mère les embrassait tendrement » dit-elle dans une interview. Mais l'humour et la poésie reviennent toujours. Sa forme cinématographique n'est pas

linéaire. Elle le disait elle-même : « Mon montage se fait par intuition » - et avoue passer allègrement du coq à l'âne.

Agnès Varda est une artiste impressionniste. Elle rompt avec tous les codes cinématographiques. Elle tourne hors les clous !

Joël Baumann

Agnès contestataire - Réponse de femme

Agnès Varda, militante, a fait en 1975 un petit film *Réponses de femmes* pour répondre à une commande de l'UNESCO. Son choix a été de parler de la femme avec son corps, son sexe, et trois préoccupations principales : penser comme une femme ; avoir des enfants ou pas ; la place de la femme dans la publicité. Ici, la féministe qu'elle était évoquait des sujets tabous pour l'époque. Féministe, rebelle, punk (comme elle aimait se définir elle-même), elle nous emmène dans un court métrage très doux où elle fait parler des femmes, bien que le

sujet soit difficile. « Ce petit film est un ciné-tract » disait-elle. Elle décrit sans

Réponses de femmes

jugements, elle avance sans interdits. En qualité de féministe, le monde post-*me too* lui donne enfin la place qu'elle mérite. C'est une artiste indépendante et sans compromis. Son but était d'aller au plus près des gens. Dans ce documentaire comme dans les autres, sa façon de filmer part à l'assaut de nos égoïsmes et nos préjugés. Agnès Varda était une femme libre, même sa coiffure en témoigne. Elle était créative même dans la contestation.

Dominique Coulomb

Agnès contestataire - Salut les Cubains

En 1962, Agnès Varda se promène avec son appareil photo à Cuba où la révolution originale menée par Fidel Castro suscite depuis quelques années l'engouement des mouvements de gauche en Europe. En 1963 sortira *Salut les Cubains*, portrait filmé à partir de 3000 photographies faites par Agnès Varda au cours de sa déambulation cubaine.

Varda nous plonge dans un Cuba aux cultures mêlées comme l'est la musique. Cette agitation joyeuse, confuse et bruyante des Cubains est accompagnée d'un commentaire en voix *off*, à la fois tendre envers les Cubains et désenchanté, même grinçant, sur la situation politique. Elle déclarait « J'y étais et j'ai fait des photos... les Cubains m'ont plu avec leur formidable énergie ». Mais elle rajoute aussi : « *Salut les Cubains* doit être

replacé dans le contexte de 1962 ».

Pourtant, du *Lider Maximo*, elle fera un portrait iconoclaste pour l'époque. Elle le photographie en 'ange aux ailes de pierre' et le décrit, dans le commentaire (Michel Piccoli), totalement décalé par rapport à la popularité qu'il connaît alors :

« C'est l'homme de Cuba comme Gary Cooper est l'homme de l'Ouest... Un barbu vociférant, un bavard hirsute ».

Mais, par une technique de 'photo animée' qui lui est propre, accompagnée d'une musique exubérante, c'est à un danseur qu'elle ose réserver le

titre de Roi de Cuba !

Elle obtiendra avec ce film la médaille de bronze à l'exposition internationale du film documentaire à Venise en 1964.

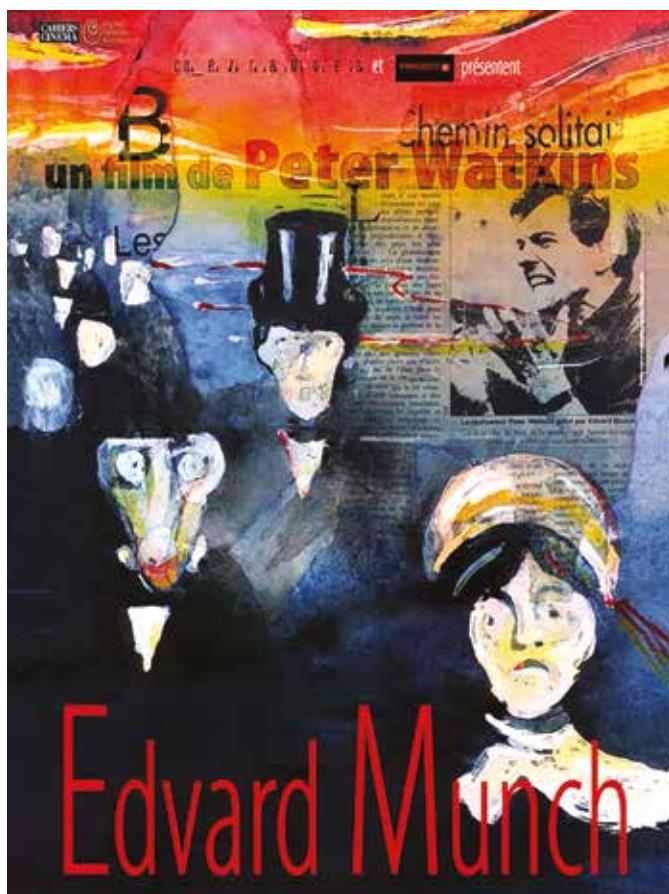
Anne-Rose Florenchie

Salut les Cubains



Un cinéaste rebelle : Peter Watkins

Peter Watkins est un cinéaste anglais né en 1935. Après quelques courts métrages particulièrement originaux, il est recruté par la BBC. Les sujets qu'il traite : la lutte contre l'oppression et l'endoctrinement des esprits par les media.



Quelques films caractéristiques de son engagement de 'cinéaste rebelle' : en 1964, il réalise un long métrage, *Culloden*, qui évoque la bataille entre les Anglais et les Ecossais (1746). Après une victoire écrasante, les Anglais s'acharnent sur les vaincus. « Ils ont créé un désert qu'ils ont appelé la paix ». Ce film est très apprécié des critiques, mais dérange : les Anglais y sont présentés comme d'abominables assassins, et les images commentées comme par un journaliste en direct rappellent douloureusement les reportages de la BBC sur la guerre du Vietnam. En 1966, Harold Wilson engage son pays dans l'armement nucléaire, dans l'indifférence générale. Même l'Eglise garde le silence. A la demande de la BBC, Watkins étudie la question et découvre que rien n'est fait pour préparer le pays à une attaque nucléaire. Il réalise *La bombe* (*The War Game*), documentaire terrifiant sur les effets réels de cette arme. Dérogeant à sa légendaire liberté d'expression,

... l'acte de création,
une torture de l'âme
infinie et nécessaire,
une rébellion absolue.

la BBC censure le film pour vingt ans, sous la pression du gouvernement. Ulcéré par cette décision, Watkins s'exile définitivement. En 1969, il réalise en Suède *Les gladiateurs*, pamphlet impitoyable contre la guerre. En 1970, il réalise aux Etats-Unis *Punishment Park*, qui dénonce la violence de la répression exercée par Richard Nixon aux USA et au Vietnam.

Le sujet idéal d'inspiration

Exilé en Norvège, il découvre l'œuvre d'Edvard Munch (1863-1944) en qui il reconnaît un *alter ego*, et décide de réaliser sa biographie. Le film *Edvard Munch* (1973) est tourné en norvégien. Le début montre l'enfance et la jeunesse de Munch dans les différents milieux qu'il fréquente : une famille aimante, mais très puritaine et marquée par la souffrance et la mort ; une société étouffante, qui condamne les prostituées mais organise la prostitution ; la misère du peuple ouvrier, où les enfants peuvent travailler douze heures par jour ; la promenade traditionnelle de la bonne société sur le boulevard Karl Johann ; les réunions de la Bohème anarchiste dans les cabarets... Une voix *off* commente en anglais les scènes vécues, et lit des passages du journal de Munch (où il parle de lui à la troisième personne). Un montage déroutant fait se succéder sans transition les lieux, les périodes, et les modes de récit. Watkins nous montre Munch en perpétuelle création. Enfant déjà, il dessine sa famille et tout ce qui l'entoure. Et quand à 23 ans il peint *L'enfant malade*, qui représente la mort de sa sœur Sophie, il met dans son œuvre toute sa lutte contre les oppressions vécues. C'est un combat contre la famille, la société, les prières incessantes de son père, le désespoir amoureux, contre la toile, contre lui-même peut-être. Epuisé, il finit par recouvrir tous les détails inutiles, et laboure brutalement la surface peinte pour ne laisser que la souffrance nue. Watkins nous plonge dans une fièvre créatrice qui prend racine dans toute la vie du créateur. Le crissement du pinceau souligne les images de Sophie agonisante. Le montage chaotique ne dérout pas le spectateur, il lui permet d'entrer dans l'acte de création, une torture de l'âme infinie et nécessaire, une rébellion absolue.

« Un travail de génie » (Ingmar Bergman)
Comme Watkins, Munch devra affronter l'incompréhension du public et s'exilera. Aujourd'hui, Edvard Munch est considéré comme l'initiateur de l'expressionnisme. Watkins, par le moyen du cinéma, a su nous révéler la genèse de cette révolution artistique.

Paulette Queyroy

« Que dois-je faire pour agir en homme ? »

La Fureur de vivre de Nicholas Ray (Rebel Without a Cause, 1955)

Ce film est indissociable du contexte de l'existentialisme camusien, véritable marqueur de l'après-guerre. Plus que de rébellion proprement dite, c'est de révolte et de recherche du sens de la vie dans l'absurdité de la société moderne qu'il est ici question.

« Regardez ce zoo », voilà en effet le résumé de la vie de Jim lorsqu'il désigne sa famille à travers l'œilleton du bureau de l'inspecteur Ray dans le commissariat où il a été amené en état d'ébriété dans la première scène du film. Dès le début, les trois protagonistes principaux, les trois 'J' - Jim, le héros interprété par James Dean, Judy (Nathalie Wood) et John (Sal Mineo) - nous sont présentés dans leurs angoisses existentielles. Judy se sent rejetée par son père, John abandonné par ses parents divorcés et Jim a des parents qui « l'écartellent ». Nos trois

... recherche du sens de la vie dans l'absurdité de la société moderne...

initiations, la bande menée par Buzz (Corey Allen) intègre Jim parce qu'il accepte de jouer le jeu et de participer à la *Chicken run*. Le caractère tragique de cette scène de duel automobile d'anthologie sera encore renforcé, indépendamment du film, en raison de l'accident mortel de James Dean peu avant sa sortie. Par contre, John n'a aucune chance parce qu'il est trop différent. Il ne peut rivaliser avec aucun des membres de la bande car il n'en partage pas les valeurs, ni de virilité, ni de féminité d'ailleurs. Judy quant à elle est parfaitement intégrée à cette famille de substitution en tant que petite amie du leader.

Peu avant la course, Jim interroge son père sur ce qu'il convient de faire lorsque l'honneur est en jeu : « Que dois-je faire pour agir en homme ? » mais celui-ci ne sait que répondre, ne sachant lui-même ce que c'est qu'être un homme et proposant de chercher conseil. La suite est connue. Le drame se joue. Buzz se tue et tout est en place pour que Jim prenne sa place à la tête de la bande et dans le cœur de Judy. Il suffirait pour cela qu'il fasse taire la voix de sa conscience et accepte que « ce soir, un gamin est mort ».

Littéralement déracinés, n'ayant plus de lieux où habiter, au sens propre pour Jim qui refuse « de retourner dans ce zoo » en parlant de son foyer, les trois héros se réfugient dans une villa abandonnée. Là, un simulacre de famille se dessine avec Jim et Judy dans le rôle involontaire de parents affectifs de John. Mais cette

famille de cœur est impossible. John en paiera le prix de sa vie tandis que Jim et Judy accèderont au statut d'adultes reconnus par les autres adultes.

Le prix de la vérité

Comme *L'Étranger*, le héros du roman d'Albert Camus paru en 1942, Jim Stark ne peut et ne veut consentir au désordre du monde. Ni à l'absurdité de la société dans laquelle il vit, où le mensonge et l'irresponsabilité permettent à chacun de fuir sa propre existence. Dans l'ultime confrontation avec ses parents, juste après la course, Jim refuse de fuir. Il refuse le mensonge et refuse de vivre au prix de la lâcheté. Il incarne ainsi *L'Homme révolté*, paru en 1951, dans son affirmation même d'une exigence morale qui l'oblige à assumer ses actes. Jim ne va pourtant pas au bout de ses idées. Ne trouvant pas l'inspecteur Ray au commissariat, il ne se dénonce pas. Le film prend alors la tournure d'un drame psychologique en version Œdipe moderne, avec sa conclusion à la fois dramatique en raison de la mort de John, mais aussi conformiste par la reconnaissance du couple Jim-Judy. En dépit pourtant de cette fin décevante que l'on veut croire justifiée par des impératifs commerciaux, *La Fureur de vivre* pose le problème essentiel de la différence entre la rébellion et la révolte - c'est-à-dire entre le caprice égoïste et le refus éthique d'une situation intolérable, entre l'acceptation du monde tel qu'il est ou la volonté d'un monde tel qu'il devrait être, c'est-à-dire utopique - et continue de nous montrer ce qu'il faut faire pour se comporter dignement : suivre sa conscience !

Roland Kauffmann

Dennis Hopper, James Dean, Nicholas Ray dans *La fureur de vivre*



héros souffrent de leurs familles et n'auront de cesse de chercher des substituts.

Un drame familial

La bande de jeunes sera une première alternative. Véritable groupe social avec ses règles et ses codes, ses rites et ses

Obéissance, quand tu nous tient !

Les religions mettent volontiers l'accent sur l'obéissance – tout comme les religions sécularisées que sont les totalitarismes. Alors que la Bible fourmille d'exemples contraires. Retour sur un paradoxe.

Qui ne connaît pas l'histoire d'Isaac, volant le droit d'aînesse à Esaü pour un plat de lentilles ? Ou celle de Tamar, se déguisant en prostituée pour 'extorquer' un héritier à son beau-père ? Et jusqu'à Joseph qui n'hésite pas à épouser une fille-mère. La Bible est pleine d'exemples de rebelles au consensus social, à la bien-pensance.

Les prophètes en premier : ils consolent le peuple par des images d'un temps nouveau alors que la situation politique est désespérante. Ils annoncent le malheur et appellent au repentir quand tout le monde se croit en sécurité. Ils n'étaient pas forcément bien vus, et c'est un euphémisme. Sans parler de Jésus qui chasse les marchands du Temple et mange avec des malfamés. Lui non plus n'était pas bien vu. On n'aime pas les rebelles, les empêcheurs de vivre en rond. La Bible pourtant leur rend hommage.

Bien sûr, il y a Abraham, père des croyants pour avoir obéi - mais justement, un ange arrête son bras !

Puis il y a l'apôtre Paul qui écrit : « Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle ; car il n'existe pas d'autorité, si ce n'est de par Dieu... » (Rom. 13,1). Mais en Actes 5, Pierre et les apôtres répondent aux autorités qui les accusent : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (v. 29). Le tout est de savoir comment connaître la volonté de Dieu.

Un pouvoir séducteur

Tous les mouvements, qu'ils soient politiques ou religieux, commencent volontiers comme une rébellion contre le système installé avec un côté presque anarchique. Le christianisme n'y fait pas exception. Mais quand il s'installe dans le temps, il faut bien qu'il s'organise. Et qui dit organisation, dit pouvoir. Et dès que le pouvoir se met en place, il se prend volontiers pour Dieu. L'inquisition ne défend-elle pas l'honneur de Dieu

quand elle chasse les hérétiques ? Le pouvoir se croit dans le droit alors qu'il utilise ce dernier pour mieux s'affirmer. Et le pouvoir n'envoie aucun ange aux Abrahams de son temps...

Le pouvoir insidieux du pouvoir, si je puis dire, est de ne pas seulement fonctionner par la contrainte exercée sur les soumis, mais également par séduction : l'idée de se conformer à la volonté de Dieu enseignée par l'Eglise, celle d'œuvrer pour le monde meilleur du communisme, et même du nazisme - ces idées exercent une grande attraction. Le besoin de s'insérer dans un ordre plus grand que soi est tellement rassurant qu'il arrive à obnubiler notre esprit critique. L'obéissance aux règles du groupe peut être fatale à l'individu quand le coût pour la remettre en question est trop élevé en terme d'effort intellectuel, de sécurité physique ou de bien-être psychologique.

Il nous faut alors un ange qui met un point d'arrêt à nos certitudes pour oser questionner le consensus et l'autorité qui prétend l'incarner. L'officier Jesper dans *Entre deux mondes* de Feo Aladag (Allemagne 2014) et le colonel Picquart dans *J'accuse* de Roland Polanski (France 2019) sont des exemples d'autant plus remarquables que, membres de l'armée, ils sont tenus d'obéir au nom de la sécurité nationale. Quand Picquart se dresse, seul, contre le consensus inique, il n'est pas bien vu, alors que les tenants du pouvoir sont acclamés par la foule en liesse, sûrs d'eux-mêmes et de leurs privilèges.

L'éducation, bien sûr, doit nous apprendre à obéir aux règles de bonne conduite en société. Mais ensuite, notre conscience doit nous apprendre à questionner la justice de ces règles. Ne pas prendre non plus notre conscience pour la volonté de Dieu - personne ne saurait s'enorgueillir de la connaître - mais l'exercer par la pratique des Ecritures où Jésus sans cesse nous dit : « il est écrit... mais moi je vous dis... ».

Waltraud Verlaquet

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

- individuel : 35€ soutien à partir de 45€
 couple : 45€ soutien à partir de 55€

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

- Individuel : 25€ soutien à partir de 35€
 couple : 35€ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € pasteur étudiant chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

- individuel : 20€ soutien à partir de 30€
 couple : 30€ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



L'Assemblée générale d'INTERFILM

Du 16 au 19 octobre à Erlangen, en Allemagne, précédée d'un séminaire sur « Les éléments religieux dans le cinéma contemporain ».

INTERFILM, l'association internationale qui gère les jurys œcuméniques du côté protestant, réunit son Assemblée générale tous les 3 ans et l'accompagne d'un séminaire de deux jours sur un thème en lien avec le cinéma et la religion. Les membres individuels d'INTERFILM y sont invités, et les membres institutionnels comme Pro-Fil y sont représentés. Après Uppsala, en Suède, en 2016, cet événement avait lieu cette année à Erlangen, ville moyenne proche de Nuremberg, siège d'une importante université et fondée, au début du 18^{ème} siècle, par des Huguenots ayant fui la France après la Révocation de l'Edit de Nantes. L'Assemblée générale a vu un fort renouvellement du Conseil d'administration avec le départ de cinq personnes qui ont animé l'association pendant de longues années, notamment Hans Hodel, ancien président et coordonnateur des jurys pendant trente ans, et Denyse Muller. Ils ont été chaleureusement remerciés pour leur travail. Julia Helmke reste présidente et Karsten Visarius secrétaire général. Dietmar Adler remplace Hans Hodel à la coordination des jurys et Waltraud Verlaguet reste membre du Conseil. Nos meilleurs vœux à la nouvelle équipe !

Le réalisme magique

Le séminaire comportait des conférences par des universitaires et la projection, suivie de discussions, de cinq films récents : *Le tout nouveau testament* de Jaco von Dormael (2015), *Heureux comme Lazzaro* d'Alice Rohrwacher (2018), *Les versets de l'oubli* d'Alizera Khatami (2017), *Corps et âme (On Body and Soul)* d'Ildiko Enyedi (2017) et *Le dernier voyage* de Tanya de Aleksey Fedorchenko (2011). Dans une très intéressante conférence, Stephanie Knauss, professeure à l'université de Villanova USA, s'est interrogée sur la forme que prenaient les phénomènes religieux dans ces cinq films en montrant notamment que, sous une forme ou une autre, ces films relevaient du 'réalisme magique', c'est-à-dire étaient à la fois solidement ancrés dans le réel tout en s'en échappant à certains moments par des images poétiques et irréalistes apportant une forme de transcendance. Ainsi, le miracle de l'éternelle jeunesse de Lazzaro, ou les rêves des héros de *On Body and Soul*, se produisent dans des sociétés et des récits par ailleurs très réalistes. Cette poésie dans le réalisme est aussi souvent portée par l'apparition

d'animaux : le loup d'*Heureux comme Lazzaro*, les baleines des *Versets de l'oubli*, les girafes, le poisson volant et chantant et le gorille du *Tout nouveau testament*, les cerfs aperçus en rêve s'opposant aux vaches à l'abattoir de *On Body and Soul* ou les oiseaux du *Dernier voyage de Tanya*, introduisent de l'imaginaire en même temps qu'ils rapprochent l'homme de la nature qui l'entoure et de la Création. Le spirituel peut provenir aussi, dans ces films comme dans beaucoup d'autres, de la bande son et de 'l'invisible', c'est-à-dire au cinéma du hors-champ et des ellipses.

Abstraction et spiritualité

Le professeur Kay Kirchmann de l'Université d'Erlangen a porté sa réflexion sur les « signatures religieuses dans le cinéma contemporain » en remarquant d'abord que de nombreuses références chrétiennes se trouvent aujourd'hui dans des films d'horreur ou gothiques qui n'ont absolument rien de religieux et que cet usage hyper-moderne des signes crée une certaine hybridation des cultures entre religieux et profane. Dans un deuxième temps, il s'est interrogé sur la façon de représenter la transcendance et

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

sur la place que pouvait avoir l'abstraction dans cette représentation, le cinéma suivant ainsi le mouvement amorcé par la peinture au début du 20^{ème} siècle. Il a pris pour cela deux exemples opposés : la fin de *Andrei Roublev* d'Andrei Tarkovski et le prologue du film de Terrence Malik, *The Tree of Life*. Andreï Tarkovski aboutit à une image abstraite, métaphore du spirituel, par un zoom vers l'infiniment petit des touches de peinture en partant d'une icône figurative. La réflexion va du concret au spirituel. Au contraire Terrence Malik ouvre son film par un déluge d'images abstraites représentant la Création et le Cosmos, accompagnées d'une bande son 'planante', avant de revenir sur terre avec une histoire familiale plus classique ; on débute par l'abstrait, le Verbe mis en images, pour aller vers l'homme et la vie. Un séminaire passionnant qui aurait mérité une assistance plus nombreuse.

Jacques Champeaux

Paris

Appel à participer au Prix de l'Auditoire

Poursuivant les engagements de l'Auditoire et de l'Espace éthique protestant, l'Atelier protestant est un carrefour culturel, éthique, et théologique au service des communautés de l'Eglise protestante unie de France (EPUdF) en région parisienne. Il propose cette année la 11^{ème} édition du prix de l'Auditoire qui, né en 2009 d'une initiative d'Ariane Fournier et du pasteur Jean-Paul Morley, souhaite promouvoir des films d'une incontestable qualité artistique qui permettent de croire qu'un destin n'est jamais écrit d'avance. Un jury de cinéphiles et de professionnels du cinéma sélectionne ainsi tout au long de l'année des œuvres remplissant les critères, et choisit en décembre, parmi un groupe restreint de 12 films les 6 films finalistes et parmi eux le Prix de Cinéma, et un film 'Coup de cœur', ainsi qu'un Prix du Public. Adhérents ou non de l'Atelier protestant sont ainsi conviés **les 19 et 20 janvier 2020 à l'Institut Protestant de Théologie** pour un week-end au cours duquel seront proposées, sous réserve de l'autorisation des distributeurs, les vidéo-projections des 6 films finalistes parmi lesquels il sera demandé au public de choisir son lauréat. Le programme de cette projection sera précisé au cours de la deuxième quinzaine de décembre sur le site <https://sites.google.com/site/prixcinemaauditoire/home> où l'on peut trouver le palmarès des éditions précédentes. La cérémonie de remise des prix aura lieu le 28 janvier 2020 au cinéma Reflet Médicis 3 Rue Champollion, 75005 Paris.

Jean-Michel Zucker

Président du Jury du 11^{ème} Prix de Cinéma de l'Auditoire

Présence Protestante sur France 2

Mercredi 25 décembre à 10h

Culte de Noël en Eurovision avec l'Eglise Protestante Unie de Paris Auteuil



Dimanche 29 décembre, 10h

« Sur les traces de Jésus », Une nouvelle émission œcuménique proposée en collaboration avec *Le Jour du Seigneur* et qui aura lieu chaque année, au moment de Noël.

En janvier

Matinée œcuménique proposée par les quatre émissions chrétiennes des *Chemins de la foi* dans le cadre de la semaine de prière pour l'unité des Chrétiens.

Les + sur le site

- Les pages des festivals de Venise, La Rochelle, Deauville, Miskolc, Ciné-Festival en Pays de Fayence, Chemnitz, Varsovie, Gardanne, Lübeck, Leipzig, Cottbus, Mannheim/Heidelberg, Honfleur et Cinemed
- Les billets d'humeur des festivals
 - 36 du festival de Venise
 - 7 du Ciné-Festival en Pays de Fayence
 - 20 du festival de Gardanne
 - 8 du festival de Mannheim
 - 6 du Cinemed
- « Un conte de fée... vraiment ? » (Patrick Duprez)
- « Entretien avec Jacques CAMBRA, pianiste de Ciné-concerts » (Jean-Michel Zucker)
- « Entretien avec Eugénie Zvonkine » (Jean-Michel Zucker)
- « Au 'Cinéma en plein air de Provence' » (Nicole Vercueil)
- « 5^{ème} édition du Micro Festival du Film de Dieulefit » (Nadia Nelson)
- « Les hirondelles de Kaboul » (Marie-Jeanne Campana)
- Les émissions radio :
 - Ciné qua non des 17 septembre, 15 octobre et 19 novembre
 - Champ Contre champ des 24 septembre, 22 octobre 2019 et 26 novembre

Crédits photo

p.1 : © Agnès Varda-JR-Ciné-Tamaris, Social Animals 2016

p.3 : © Bac Films ; © Pathé / Orange Studio ; © Gaumont Distribution

p.4 : © Le Pacte ; © Le Pacte ; © Rezo Films

p.5 : © Festival de Venise 2019

p.6 : © SquareOne Entertainment

p.7 : © TuVasVoir - François Silvestre de Sacy

p.8 : © Memento Films

p.10 : © Ciné Classic

p.11 : D.R.

p.12 : © Action Cinémas / Théâtre du Temple

p.13 : © Cine Tamaris 2018

p.14 : © Ciné Tamaris

p.15 : © Co-errances

p.16 : D.R.

p.20 : © Solaris Distribution; D.R.



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

RESUME :

Colin Smith est un jeune révolté qui, à la suite d'un vol commis dans une boutique, est placé dans un centre d'éducation surveillée. Sa pratique de la course de fond lui permet de s'évader en rêveries durant ses courses solitaires. Remarqué par le directeur du centre, il gagne en notoriété et accepte de participer à une rencontre sportive de *cross-country*.

ANALYSE :

En quelques minutes de film, tout est dit par un raccourci saisissant : le générique montre Colin Smith courir seul sur un long chemin de campagne, la caméra le suit, s'approche de son dos. En voix *off* : « Courir a toujours été important pour la famille, mais surtout pour échapper aux flics ». Ensuite, première séquence : Colin est cadré en gros plan, le visage fermé et buté. Il vient d'être embarqué avec d'autres jeunes gens dans un fourgon de police, ils sont menottés et enchaînés. C'est le transfert à la maison de redressement, où les premiers contacts avec l'administration seront rudes. Mais Smith sera très vite remarqué pour ses qualités athlétiques. Le directeur cherche donc à l'utiliser pour le renom du centre de redressement, surtout pour sa gloriole personnelle. Il lui donne la permission de s'entraîner seul dans la campagne. Ce sont de beaux moments de respiration, au milieu de la nature. Grâce à de nombreux *flash-back*, le portrait de Colin et l'origine de sa rébellion sont donnés par touches successives : la mort du père faute de soins, l'autoritarisme et l'égoïsme de la mère, la relation avec les filles sans

espoir, vol de voiture et casse minable... Colin court, c'est sa manière d'affirmer son individualité, sa soif de liberté mais dans une solitude irréductible. Il refuse de réussir dans la société. Les dix dernières minutes sont passionnantes : Colin est en passe de gagner le cross, le directeur jubile, le public du centre est enthousiaste. Mais, par un habile montage, les pensées qui l'assaillent montrent toute la manipulation dont il a été et continue d'être la victime. Son visage change, la contrainte d'avoir à gagner la course pour faire plaisir au directeur et à toute la société représentée (échantillon de la société britannique !) devient insupportable. Alors Colin prend la décision de ne pas franchir la ligne d'arrivée, et sourire aux lèvres il affronte la colère du directeur, l'animosité du public ! Rebelle il est, rebelle il reste ! Il a fait semblant de répondre à l'ambition du directeur, mais les gros plans successifs de l'acteur, de plus en plus accentués, dénotent la révolte intérieure, qui lui interdit de se normaliser dans une société qu'il vomit. Le 'free cinema' ne durera que quelques années, mais favorisera l'éclosion de grands cinéastes comme Ken Loach et Stephen Frears.

Alain Le Goanvic

LA SOLITUDE DU COUREUR DE FOND

(The Loneliness of the Long Distance Runner Royaume Uni 1962, 104 min)

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation : Tony Richardson - Scénario : Alan Sillitoe, d'après sa nouvelle - Montage : Anthony Gibbs - Images : Walter Lassaly - Musique : John Addison - Son : Stephen Dalby, N. Bolland - Distribution France : Solaris Distribution Interprétation : Tom Courtenay (Colin Smith), Michael Redgrave (directeur du centre), Alec McCowen (Brown, le majordome), James Fox (Gunthorpe, coureur de Raley), Topsy Jane (Audrey), Julia Foster (Gladys), Avis Bunnage (Mme Smith)

AUTEUR :

Tony Richardson (1928-1991), scénariste, réalisateur et producteur, a fondé avec Karel Reisz et Lindsay Anderson le 'Free Cinema'. Créé en 1956, il est l'équivalent anglais de la Nouvelle Vague française qui naîtra trois ans plus tard. Œuvres majeures : *Un goût de miel* (1961), *La solitude du coureur de fond* (1962), *Tom Jones, de l'alcôve à la potence* (1963), *Blue Sky* (1991).



Tom Courtenay and Philip Martin

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 41 (dans le cadre de notre collaboration avec protestants.org) :

Amazing Grace (Alan Elliott) - *Once Upon A Time ... In Hollywood* (Quentin Tarantino) - *Les hirondelles de Kaboul* (Zabou Breitman, Eléa Gobbé-Mévellec) - *Jeanne* (Bruno Dumont) - *Frankie* (Ira Sachs) - *La vie scolaire* (Grand Corps Malade, Mehdi Idir) - *Un jour de pluie à New-York (A Rainy Day in New-York)* (Woody Allen) - *Mjölök, la guerre du lait (The County)* (Grimur Hakonarson) - *Ad astra* (James Gray) - *Music of my live (Blinded by the light)* (Gurinder Chadha) - *Le Chardonneret (The Goldfinch)* (John Crowley) - *Bacurau* (Kleber Mendonça Filho, Juliano Dornelles) - *Ne croyez surtout pas que je hurle (Documentaire)* (Franck Beauvais) - *Atlantique* (Mati Diop) - *Portrait de la jeune fille en feu* (Céline Sciamma) - *Ceux qui travaillent* (Antoine Rusbach) - *La fameuse invasion des ours en Sicile (La famosa invasione degli orsi in Sicilia)* (Lorenzo Mattotti) - *Papicha* (Mounia Meddour) - *Chambre 212* (Christophe Honoré) - *Joker* (Todd Phillips) - (Waad Al Kateab, Edward Watts) - *Hors normes* (Eric Toledano, Olivier Nakache) - *Martin Eden* (Pietro Marcello) - *Camille* (Boris Lojkine) - *Le traître (Il traditore)* (Marco Bellocchio) - *La cordillère des songes (La Cordillera de los sueños)* (Patricio Guzman) - *Adultes dans la salle (Adults in the Room)* (Costa-Gavras) - *J'ai perdu mon corps* (Jérémy Clapin) - *Halte (Ang Hupa)* (Lav Diaz) - *La belle époque* (Nicolas Bedos) - *Pavarotti, le génie est éternel (Documentaire)* (Ron Howard)